

épik

MYLÈNE MOUTON



ROUERGUE

## **Présentation**

Au royaume du Dolpang se transmet depuis des générations la légende du migoï, une créature sauvage aussi sacrée que cruelle, féroce gardienne du domaine des dieux.

Rares sont ceux qui l'ont croisée et sont revenus vivants. Alors, quand un migoï enlève la Kumari, une jeune déesse vénérée de tous, nul n'ose partir à sa recherche. Personne, sauf Tao, un danseur-combattant du monastère aux Portes d'or.

N'écoutant que son courage, il part sur leurs traces dans la montagne interdite, liant à jamais son destin avec celui de la bête et de la déesse.

Sur le toit du monde, dans une nature hostile et hallucinante va se jouer une tragédie entre trois êtres que tout semble opposer, mais dont les fils de vie sont depuis longtemps entremêlés.

Addictif !

**De la même autrice, chez d'autres éditeurs :**

*Soleils d'Ocre*, roman, éditions Gaïa, 2007, Prix 15/17 de la Foire de Brive

*L'Envolée belle*, roman, éditions À plus d'un titre, 2010

*Ressacs*, poésie, éditions À plus d'un titre, 2014

*Entrez dans la caverne*, poésie, Double vue éditeur, 2019

*Yiddish Tango*, roman, éditions Gulf Stream, 2019, Prix Chronos des Lycéens 2021

Illustration de couverture : © Patrick Connan

© Éditions du Rouergue, 2022  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

épik

Mylène Mouton  
DOLPANG

*À Héloïse*

## 1. Chanah

Un œil jaune luit dans la pénombre. Une ombre se tourne et se retourne sur sa couche, un simple amas de branchages entrelacés posés à même le sol. Le fracas assourdi de la cascade se mêle aux ronflements du grand mâle, mais tout est tranquille. La prunelle brillante fixe le plafond nu de la caverne. À cette heure de la nuit, les chauves-souris sont en chasse.

Dans l'obscurité s'élèvent deux longs bras. Ils brassent l'air à la recherche de quelque chose – de quelqu'un, plutôt. Mais ils n'étreignent que le vide.

La femelle fouille entre les branches. Elle brise un rameau et arrache les jeunes feuilles, l'une après l'autre. Les feuilles zigzaguent avant de rejoindre le sol. De ses doigts velus, elle effleure les longues cicatrices qui sillonnent sa poitrine ; puis elle croise les bras sur ses mamelles gonflées et douloureuses. Saisissant son téton entre le pouce et l'index, elle pince le petit bout de chair brune, dur et doux à la fois, porteur de tant de promesses non tenues. Un minuscule filet de lait jaillit entre ses doigts ; le lait retombe en fines gouttelettes. Elle donne

quelques coups de langue sur son index, réprime une grimace. Cette nuit, la maternité a le goût du sang.

La femelle se lève.

Elle enjambe le grand mâle, qui ronfle toujours. Après avoir contourné le gros rocher central, elle gagne sans bruit le seuil de la grotte. D'un bond, sans jeter un seul regard en arrière, elle franchit la cascade et disparaît dans les ténèbres.

## 2. Tao

– Tao, les Purificateurs arrivent ! Mets ton masque !  
Vite !

Tao n'écoute pas Umesh. Il ne regarde pas les quatre hommes au crâne rasé qui descendent le grand escalier menant à la cour centrale du monastère. Son esprit et son regard sont ailleurs : il n'a d'yeux que pour la déesse assise sur son trône, sous le cerisier. Elle n'a pas encore ôté le voile qui couvre son visage. Vêtue d'une tunique de soie rouge, couverte d'or, la Kumari incarne la grâce, la sagesse et la beauté. Posées sur la soie rouge de sa tunique, ses mains blanches et fines manipulent les grains de son chapelet.

Umesh grimace.

– Grouille-toi. Ils sont là !

Les Purificateurs avancent. Chacun d'eux porte une coupe de terre cuite suspendue à une chaînette d'argent. Sur les braises brûlent des herbes. Les Purificateurs font osciller les coupes fumantes vers les points cardinaux. Depuis mille ans, à chaque fête de Changyar, quatre sages portent la fumée odorante qui chasse les souffles

malfaisants, préparant la cour du monastère à recevoir chants, danses et combats sacrés.

Mais Tao ne les regarde pas. Appuyé sur son bâton de combat, il reste perdu dans sa contemplation. De plus en plus inquiet, Umesh le prend par l'épaule et le secoue.

– C'est notre tour !

Tao sursaute.

– Ton masque, vite ! Tu veux manquer la danse, ou quoi ?

Manquer la danse ? Pour rien au monde !

Tao desserre les cordons de son sac.

Autour de lui, les autres aspirants ont déjà enfilé leurs masques. Fortement stylisés, ces derniers incarnent des personnages fameux, comme celui d'Umesh qui représente Bia-li-ô, le premier roi de la dynastie Myar, admiré pour sa force et sa sagesse. Certains symbolisent des qualités à développer. Le courage. L'énergie. La compassion. D'autres, des défauts à combattre. L'ignorance. L'avidité. La rancœur.

Non seulement Tao n'a pas encore mis le sien, mais il ne l'a montré à personne. Des rumeurs circulent. Il l'aurait complètement raté. Il aurait honte.

À présent, il n'a plus le choix.

Il ouvre son sac et sort son masque.

La réaction des aspirants est immédiate. Umesh recule. Zaoual affiche un dégoût profond. Un garçon pose la main sur sa bouche. Un autre secoue la tête. Tous les danseurs sont choqués par la figure grimaçante que Tao tient par les cheveux, et qui paraît vivante. Cette longue tignasse ; ces arcades sourcilières proéminentes, soulignées d'un trait de pinceau noir ; cet œil

jaune, brillant ; ce nez large et plat, aux narines épatées ; cette gueule grande ouverte ; ces lèvres charnues, cette langue rouge...

– Tu ne vas pas danser avec ça ?

C'est Zaoual. Évidemment. Les autres garçons se contentent de murmurer et de secouer la tête.

Zaoual insiste.

– Devant la déesse, en plus !

– Laisse-le. Tao a sûrement ses raisons, réplique Umesh.

Sculpté dans du bois d'eucalyptus, le masque est lourd, odorant. Dans sa hâte et son énervement, Tao peine à l'enfiler. Ses mains tremblent.

– Calme-toi, Tao. Et toi, Zaoual, regagne ta place dans la file.

C'est maître Chen, son instructeur. Tao ne l'a pas entendu arriver. L'expression du maître est indéchiffrable.

– Ne confonds pas vitesse et précipitation, mon garçon. Je vais t'aider.

– Merci, maître.

Sans autre commentaire, maître Chen lui prend le masque des mains. Il le dresse au-dessus de la tête de son élève et le fait glisser avec précaution sur son visage, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement ajusté.

Dans la cour, assise sur son trône en bois recouvert de feuilles d'or, la déesse attend. Au-dessus d'elle, le cerisier déploie ses longues branches et disperse des parfums de printemps. Des pétales s'envolent, poussés par la brise. La présence du cerisier, insolite et incongrue à cette altitude, est un signe de la protection des dieux.

La légende dit que l'arbre a été planté là en des temps immémoriaux par le dieu Shiva. Chaque printemps, sa floraison tient du miracle.

Une trompe annonce la première danse. Rejetant les longs cheveux du masque en arrière, Tao ramasse son bâton de combat et gagne sa place dans la file des aspirants.

Son cœur bat plus vite.

Il va danser devant la déesse.

### 3. Tao

Masques sur la tête, vêtus de leurs tuniques jaunes auxquelles ils ont attaché de longs foulards multicolores, les danseurs descendent le grand escalier de marbre. Les musiciens soufflent dans leurs longues trompes pour les accueillir. Brandissant son bâton de la main droite, Tao s'avance dans la cour d'honneur. Les pavés sont luisants ; il a plu durant la nuit. Les acrobaties seront dangereuses. Mais pour rien au monde il n'échangerait sa place. Depuis des mois, il s'entraîne chaque matin afin d'atteindre la perfection.

Il est prêt.

En découvrant son masque, des pèlerins murmurent. Certains s'esclaffent en se poussant du coude. D'autres se posent la main sur la bouche, horrifiés. Les maîtres froncent les sourcils.

Sans prêter attention aux réactions de la foule, Tao traverse la cour, brandit son bâton des deux mains et s'incline trois fois devant la Kumari. Comme elle doit être belle, derrière son voile... mais il doit se concentrer.

Il a perdu assez de temps. Tao fait demi-tour pour aller saluer maître Dzung, le grand maître du monastère aux Portes d'or. Ensuite, il revient se placer au centre de la cour, face à maître Chen qui frappe sur son tambour, annonçant ainsi le début de la danse.

Tous les visages sont tournés vers lui.

Bras écartés, il saute quatre fois de suite sur le pied droit, tout en effectuant deux tours complets. Les autres danseurs calquent leurs mouvements sur les siens. Tous martèlent les pavés de leurs pieds nus pour faire fuir les derniers mauvais souffles. Tao danse la tête droite, presque levée. Depuis qu'il a enfilé le masque, une grande force s'est emparée de lui, qui semble le guider. Il n'a pas besoin de regarder la ligne tracée au sol avec de la farine. Ses pieds savent. Chacun de ses bonds soulève les foulards chatoyants attachés à sa tunique. Ses gestes visent à impressionner les autres danseurs. Rapidement, Tao mime la première attaque. Son adversaire riposte. La danse devient combat.

Puis Tao s'arrête et lève son bâton.

À ce signal, tous les danseurs s'immobilisent.

Il pose son bâton, baisse la tête, empoigne la tignasse rousse et la rabat sur son masque. La chevelure cache un instant le visage grimaçant. Tao fait quelques pas, genoux fléchis, épaules voûtées, visage tourné vers le sol. Il se redresse. Tenant son masque à deux mains pour le maintenir en place, il rejette les cheveux en arrière. La crinière se déploie en demi-cercle et lance une gerbe d'éclairs roux qui semblent rebondir sur les pavés. Tao ramasse son bâton et repasse à l'attaque.

Dans le carré dévolu aux maîtres, son instructeur ne le quitte pas des yeux. Chez les pèlerins, le dégoût et la stupéfaction ont fait place à la fascination.

– C'est vraiment un danseur ? souffle un homme à son voisin. Je veux dire... un être humain ? On dirait un véritable...

Il n'ose prononcer le nom. Le voisin en question, un homme aux cheveux grisonnants, lui envoie un petit coup de coude railleur.

– Qui sait... C'en est peut-être *un*, descendu de la montagne ! Surveillance bien tes enfants !

Une vieille femme assise devant eux, qui tient une longue pipe de terre cuite entre ses doigts maigres, se retourne en fronçant les sourcils.

– Taisez-vous, vous ne savez pas de quoi vous parlez !

Les pieds de Tao sont sûrs, ses pas précis. À chacune de ses acrobaties, les spectateurs retiennent leur souffle. Il bondit de plus en plus haut et, presque simultanément, lance une jambe en avant puis l'autre. Il assène son bâton sur son adversaire, stoppant son geste juste avant que l'arme touche sa cible. Comment peut-on être aussi rapide, aussi précis ?

Le cercle s'ouvre. Les aspirants forment à présent deux lignes parallèles. Chacun des danseurs affronte le danseur d'en face, qui riposte aussitôt. Jamais ils ne se touchent. Les gestes sont précis, efficaces, mais Tao est de loin le plus vif, le plus rapide.

Peu à peu, les mouvements ralentissent.

Les musiciens posent leurs instruments sur leurs genoux.

Maintenant, les danseurs sont parfaitement immobiles. Tao plus encore que les autres. On dirait une statue. Avec le bâton qu'il brandit au-dessus de sa tête, ses deux bras levés dessinent un triangle inversé. Entre les dents blanches de son masque, on peut voir son regard fixé sur le chapelet de la Kumari.

Tous les visages se tournent vers la déesse. Aspirants, musiciens, instructeurs, sages, pèlerins... chacun retient son souffle. Tous attendent un signe. Le temps semble suspendu.

Enfin, la déesse Kali lève la main.

D'un geste, elle remercie les musiciens et invite les danseurs à venir se présenter devant Sa Divine Personne.

#### 4. Tao

Comme il a mené la danse, Tao s'avance le premier. Il s'agenouille devant la déesse et incline la tête, paumes jointes sur son torse. Les pieds nus de la Kumari reposent sur un plateau de cuivre martelé, rempli de fleurs coupées. À la vue des orteils gracieux dépassant de la robe de soie, Tao détourne pudiquement les yeux.

La Kumari ôte son voile.

Tao a le souffle coupé. Comme elle est belle ! L'incarnation de la déesse Kali n'a pas d'âge. Elle traverse les années avec ses pieds légers, qui jamais ne se posent sur le sol des hommes. La Kumari est plus belle encore que dans son souvenir. Plus belle que tout ce qu'il a vu jusqu'à présent. Plus belle que le jour. Plus belle que le soleil. Comment croire que sous ces traits si fins, si délicats, se cache la plus puissante, la plus redoutable des déesses ? Ses yeux sont fixés sur son masque ; son expression est impénétrable. En retrouvant dans les prunelles de la déesse le vert profond, pailleté d'or, qui l'avait tant ému jadis, Tao a l'impression qu'une épée a plongé dans son cœur.

Il enlève son masque.

Son cœur bat plus vite.

Elle va le reconnaître. Lui sourire. Lui parler. Lui donner son chapelet, comme elle le lui avait promis. Les ailes délicates du nez divin ont frémi. Ce frémissement n'a pas échappé à Tao. La Kumari l'a reconnu. Elle se souvient de lui ! Le cœur de Tao va exploser ! Mais les doigts de la déesse restent serrés autour du chapelet, ses bras immobiles. Son visage de marbre demeure inexpressif. Pire. Elle tourne la tête, fuyant ostensiblement le regard de Tao.

Ravalant son dépit, il s'approche de l'oreille de la déesse et désigne son masque.

– C'est Chanah.

Il chuchote. Seule la déesse peut entendre ses paroles.

– Moi, c'est Tao. Vous vous souvenez, divinité ? Vous me reconnaissez ?

L'incarnation de la déesse demeure impassible. Après quelques instants de silence, Tao ajoute – à voix haute cette fois :

– Je suis Tao, aspirant danseur-combattant du monastère aux Portes d'or. Déesse Kali, je vous offre ma danse et mon combat.

Évitant toujours son regard, la déesse plonge la main dans le tika, mélange sacré de curcuma et de pétales d'œillets écrasés. Du bout des doigts, comme dégoutée, elle pose la bénédiction sur le front de l'aspirant. Puis elle trempe à nouveau la main dans la pâte sacrée, se préparant déjà à bénir le danseur suivant.

Un glaçon s'est planté dans le cœur de Tao.

## 5. Chanah

Au fond du ravin, la femelle contemple la dépouille suspendue à la branche du sapin. Quand elle est arrivée au pied de l'arbre, la petite était toujours là. Inerte. Ombre parmi les ombres. La femelle s'est laissée tomber au sol.

Le dos collé au tronc, elle a attendu.

Le ciel est devenu plus clair. Un nouveau soleil a surgi derrière le glacier, remplaçant le soleil précédent. Il est monté à son tour dans le ciel, lentement, poussant les ténèbres de l'autre côté des crêtes. Il a parcouru l'immensité, jusqu'à surplomber les montagnes bleues qui font face au glacier. Comme le soleil précédent, il a amorcé sa descente. Il a fini par disparaître, laissant les peaux noires de la nuit se poser sur toute chose et remplacer la lumière. Et entre le moment où le soleil est monté dans le ciel et le moment où les montagnes l'ont avalé, rien de nouveau ne s'est produit.

La petite n'a pas bougé.

Elle est plus raide encore. Plus décharnée. Plus noire. Les mouches s'agglutinent autour d'elle, formant une

masse compacte et vrombissante. Depuis combien de jours la petite est-elle là, accrochée à la branche, au fond de la combe ? La femelle ne sait pas compter, mais plusieurs soleils se sont levés depuis la colère du grand mâle, et plusieurs nuits ont succédé aux jours. Ça, elle le sait.

Le soleil est tombé dans le ventre de la montagne ; les migoïis sont retournés dans la caverne. Debout sur la plateforme qui borde l'entrée de la cavité, seul le grand mâle est resté. Il arpente la corniche, cherche des yeux l'absente. Visiblement, il est inquiet. Mais la femelle ne bouge pas. Les images sont revenues. Une crispation de colère fronce ses sourcils roux. Sa peau s'empourpre. Pourtant, malgré la violence des images, elle remontera là-haut. Elle le sait. Sa place est dans la caverne, avec la horde. Comme ses congénères, elle ne sait pas vivre seule. Quand le grand mâle s'approche d'elle pour la couvrir, elle montre les dents. Il n'insiste pas car il garde le souvenir d'une morsure cuisante à l'épaule. Mais toujours, il espère, et recommence.

Mufle levé, elle attend. Espérant peut-être que le souffle tiède qui monte de la vallée entrera dans les narines minuscules et soulèvera à nouveau l'étroite poitrine ; que les mouches vertes et luisantes qui recouvrent à présent le corps frêle de la petite finiront par disparaître, attirées par une autre dépouille. Espérant qu'à la place de cette chose inerte, à la place de cette chose noire et raide se tiendra à nouveau la petite au corps si chaud, à la peau soyeuse et douce, qu'elle a tenue si peu de temps entre ses bras.

Mais rien. Rien de tout cela ne se passe.

Au-dessus de sa tête, la petite n'en finit pas de rester immobile.

Froide, silencieuse.

Raide.

Morte.

## 6. Tao

- Bravo Tao !
- Tu as dansé comme un dieu !
- C'est toi le meilleur !

Le crâne rasé comme leurs aînés, mais vêtus d'une tunique blanche, une dizaine d'apprentis danseurs surexcités s'agglutinent autour de Tao. Leur rêve à tous : devenir un jour danseurs-combattants. À leur âge, Tao ne faisait pas exception ; à présent, il est sur le chemin de son accomplissement. Mais les petits se trompent. Il n'a pas dansé comme un dieu. Non, « dieu » n'est vraiment pas le bon mot. Une force sauvage s'est emparée de son corps, cette même force qui s'emparait de lui lorsqu'il sculptait le masque, et qui guidait ses mains. Jamais il ne s'est senti aussi libre, jamais il n'a aussi bien dansé.

À quoi bon ?

La déesse n'a pas tenu sa promesse ; le chapelet est resté dans ses mains. Pire. Elle n'a pas daigné lui accorder un seul regard.

Adossé au mur du monastère, un étrange petit mendiant se tient en retrait. Cheveux en bataille, vêtu d'une tunique en tissu grossier, pieds nus dans des chaussures trouées, l'enfant fixe Tao. Ses petits yeux gris pétillent de vivacité et d'intelligence. Mais c'est sa bouche. Sa lèvre. Celle du haut, plus exactement. C'est ça qui ne va pas. Sa lèvre supérieure est fendue jusqu'au nez, découvrant sa gencive et ses dents. On dirait un petit animal.

Des cris s'élèvent.

– Le dragon !

L'attention des apprentis se tourne vers la cour d'honneur. Ils s'y précipitent comme une volée de moineaux. Une nouvelle danse a commencé. Des danseurs armés de lances en bois luttent contre un dragon aux couleurs flamboyantes. À travers la gueule grande ouverte du dragon, on peut apercevoir le visage du danseur, particulièrement concentré. Le dragon se tortille pour esquiver les coups, ce qui déclenche les rires des spectateurs, enfants comme adultes.

Tao et Umesh se retrouvent seuls avec le petit mendiant, qui n'a pas bougé et fixe toujours Tao.

– Tu es gonflé ! dit Umesh à Tao avec un petit sourire moqueur. Parler à notre divinité...

En guise de réponse, Tao fait la grimace. Il aimerait disparaître. Oublier le dédain de la déesse. Son mépris jeté en pleine face.

– Tu crois que je ne t'ai pas entendu ? insiste Umesh. Tout le monde t'a entendu. Tu ne croyais tout de même pas que l'incarnation de la déesse allait te répondre !

– Umesh a raison ! renchérit une voix railleuse dans leur dos. Pour elle, tu n'es rien. Rien du tout.

Les deux aspirants se retournent. Zaoual. Ils ne l'ont pas entendu s'approcher. Le moine ajoute avec dégoût :

– Ton masque est une horreur. À se demander pourquoi le maître t'a laissé danser avec ça devant la Kumari. Tu vas lui porter malheur. À elle. À nous. À tout le monastère.

Tao se force à respirer calmement. Il doit se maîtriser. La colère ne mène à rien. Il le sait. Surtout, ne pas répondre à Zaoual.

– Pas moche, le masque de Tao, rétorque une voix fluette.

Le petit mendiant les regarde en souriant.

– Je ne t'ai pas parlé, à toi, réplique Zaoual. Je ne parle pas aux animaux de ton espèce.

– Laisse-le tranquille ! gronde Umesh. On ne t'a rien demandé.

Curieusement, les paroles de Zaoual ne semblent pas affecter le petit garçon, qui continue de sourire.

– Moi non plus, je ne t'ai rien demandé, Umesh, riposte Zaoual. Je parle à Tao. Et je dis ce que je veux.

Tao n'a toujours pas ouvert la bouche. Il serre les poings.

Zaoual enfonce le clou.

– Il faut toujours que tu te fasses remarquer. Tao par-ci, Tao par-là. Tao bientôt danseur. Le chouchou de son instructeur. Pourtant, tout le monde sait que tu fais des cauchemars la nuit, pauvre berger pouilleux.

Il éclate de rire.

– Tu parles à la Kumari, et tu crois qu'elle va répondre à un pouilleux ! La déesse sait tout. Elle sait d'où tu

viens. Tout le monde le sait. Retourne dans ta vallée de sauvages !

Les mâchoires de Tao se contractent ; ses ongles rentrent dans ses paumes. Zaoual a visé juste. Chacun connaît les origines de Tao. Où est-elle, sa place ? Parmi les danseurs-combattants du monastère aux Portes d'or, le plus renommé du Dolpang ? Lui, simple fils de berger ? Quant aux cauchemars, Zaoual a raison, là aussi. Nul ne peut ignorer ses gémissements nocturnes, ses grincements de dents. Ses cris, parfois.

– Tu ne réponds pas ?

Encouragé par le silence de Tao, Zaoual continue.

– Tu as dansé comme un animal, Tao. Tu n'es toi-même qu'un anim...

Tao ne le laisse pas terminer. Il se jette sur lui. Zaoual réagit en lui crochétant la jambe. Tao est déséquilibré. Agrippant Zaoual par la manche, il l'entraîne dans sa chute. Les deux garçons roulent à terre.

## 7. Tao

Bien que Zaoual soit plus grand et plus fort que Tao, la force de ce dernier est décuplée par sa rage. Les deux garçons se battent dans la poussière. Umesh tente en vain de les séparer. Soudain, on entend un hurlement. C'est Zaoual. Son cri sort Tao de l'état second dans lequel il était plongé, et il relâche son étreinte. Zaoual en profite pour se dégager. Il se relève, se frotte le bras en grimaçant et s'éloigne, non sans jeter un regard haineux à Tao.

Inquiet, Umesh se précipite vers Tao.

– Ça va ? Pas trop de mal ?

Ignorant la main tendue de son ami, Tao se redresse et se frotte les genoux. Ses yeux lancent des éclairs.

– J'ai mordu Zaoual.

– Il l'a bien cherché. C'est lui, l'erreur de la nature.

Tao ne répond pas. Il n'a pas pu se maîtriser. Il a mordu un camarade. Il s'est conduit comme un animal. Il a trahi les enseignements de son maître. Il n'est pas digne de la tunique qu'il porte. Ces phrases sont comme un refrain qu'il se répète en boucle.

– Pas moche, le masque de Tao !

L'étrange petit garçon à la lèvre fendue se plante devant lui.

– Pas moche, le masque de Tao, répète-t-il. Être le masque de Chanah.

Stupéfait, c'est au tour de Tao de fixer l'enfant. Comment connaît-il le nom de la migoï ?

– Avoir surprise pour Tao.

L'enfant fouille dans son sac et tend un fruit doré à Tao. Une orange ! Les deux aspirants écarquillent les yeux. Tao prend le fruit avec hésitation. C'est la première fois qu'il touche une orange. Il a l'impression de commettre un sacrilège. Les oranges sont des fruits sacrés, réservés aux dieux, au roi et à sa famille.

Tandis que Tao et Umesh admirent le fruit doré, l'enfant referme son sac et s'éloigne en sautillant.

– Attends ! s'écrie Tao. Comment tu t'appelles ?

Le petit garçon se retourne et répond d'une petite voix aiguë :

– L'enfant-lièvre. On appeler moi comme ça !

Il disparaît dans la foule.

– L'enfant-lièvre ? Bizarre, ce gosse. En tout cas, ce nom lui va bien. On dirait vraiment un petit animal. Tu as vu sa bouche ?

– Oui, répond Tao, pensif. Je me demande surtout où il a bien pu dénicher cette orange.

– Il l'a volée, qu'est-ce que tu crois ?

Tao secoue la tête.

– Je ne pense pas. Il n'a pas l'air d'un voleur. Et si on la goûtait ? Qu'en dis-tu ?

– J'en dis... J'en dis qu'on devrait déjà être en train de l'éplucher. Qu'est-ce que tu attends ? La permission de ton pire ennemi ?

Tao sourit et retire la peau dorée avec précaution. Après avoir glissé les morceaux d'écorce dans un pli de son vêtement, il sépare les quartiers avec respect et en tend la moitié à Umesh.

Les deux garçons mordent délicatement dans la chair du fruit. Un jus sucré et parfumé se répand sur leur langue. Ils mâchent lentement, les yeux fermés. C'est la première fois de leur vie qu'ils goûtent au fruit royal, et ce sera sans aucun doute la dernière.

Dans la cour d'honneur, les danses se sont interrompues, le temps d'une pause. L'incarnation de la déesse Kali est toujours assise sur son trône. Immobile. Silencieuse. Impassible. Au-dessus de sa tête, le cerisier étend ses branches, comme pour la protéger. La déesse ne bouge pas. Les yeux mi-clos, les doigts serrés sur son chapelet, elle est entrée dans une profonde méditation.

## 8. Chanah

La femelle est accroupie dans la combe, au pied du sapin. Venu des sommets, un vent glacé agite les branches. Il apporte avec lui des images. La femelle agite la main pour les chasser, mais les images sont toujours là, douloureuses, accrochées à ses paupières.

Elle se souvient.

Les mères prenaient le soleil devant la caverne. Les petits jouaient. Elle, elle était restée dans la tanière car les douleurs arrivaient. Elle a mis bas seule, sans difficulté. Une petite chose mouillée et vagissante a glissé entre ses cuisses. Elle n'a pas osé la regarder. Pas encore, pas tout de suite. Elle a coupé le cordon d'un coup de dents et elle a pressé le bébé contre elle. Elle l'a léché pour le débarrasser du sang et des liquides qui le souillaient. Il a ouvert la bouche et sa mère l'a dirigé vers son sein gonflé. Il a happé le mamelon entre ses lèvres et il a tété goulûment. Il était vigoureux. Il allait vivre ! Lorsque le bébé a lâché la mamelle, repu, il a émis un tout petit bruit de satisfaction, comme un soupir d'aise, et il a fait son petit rot.

Sa mère a enfin osé le regarder.

C'était une femelle. Un duvet brun-roux d'une incroyable douceur recouvrait ses membres et son dos. Mais une fois de plus, quelque chose n'allait pas. La mère a caché ce qui rendait son bébé différent et elle s'est endormie, épuisée, la petite blottie entre ses bras.

Pendant qu'elle dormait, le grand mâle est entré dans la caverne et il s'est approché, attiré par l'odeur de la naissance. Il a écarté les bras de la mère afin d'examiner le bébé. La difformité de la petite lui a sauté aux yeux. Il lui manquait un bras. Il n'a vu que ça : cette absence. Pour lui, le reste n'avait aucune importance. Peu importait la vigueur de la nouvelle-née, son désir de vivre. Furieux, il a arraché le bébé aux bras de sa mère et il a marché dans la caverne à grandes enjambées, tenant le bébé par un pied.

Réveillée en sursaut par les cris du bébé, la femelle a bondi et elle a suivi le migoï, désespérée, les bras tendus, essayant en vain de récupérer la petite.

Le grand mâle s'est arrêté au milieu de la caverne. Il a grimpé sur le rocher central, lissé par des générations de petits migoïs qui y ont appris à grimper. Il s'est assis. Il a mis le poing sous son menton, comme s'il réfléchissait.

Mais le grand mâle ne réfléchissait pas. Il n'avait pas besoin de réfléchir. Depuis des temps immémoriaux, la loi du peuple migoï dicte au chef de la horde ce qu'il doit faire. Son instinct sait. Le grand mâle obéit à cet instinct. Sous les arcades proéminentes, ses yeux sombres roulaient dans leurs orbites. Au milieu de l'énorme crâne, la crête sagittale se redressait sous l'effet de la

colère. Tous les poils de son corps se sont hérissés, ce qui le rendait plus grand, plus imposant encore.

Le géant s'est levé et il est redescendu du rocher.

Il a toisé la mère. De toute sa hauteur. De toute sa puissante musculature. La mère a courbé la tête. Elle a tendu le bras vers lui, la main ouverte, le regard baissé, en signe de soumission, implorant sa pitié. De la pitié ? Le geste de la femelle était inutile. Dès leur naissance, les membres de son peuple doivent être forts. Sains. Vigoureux – et sans pitié.

Le grand mâle est sorti. La mère le suivait, implorante. Les autres femelles regardaient la scène, tristes et impuissantes.

Alors, d'un geste brusque, sans même proférer une menace, le grand mâle furieux a fracassé le crâne du bébé contre un rocher. Le sang a coulé sur la pierre. Ensuite, tenant toujours le bébé par le talon, loin de lui, comme s'il s'agissait d'une chose dégoûtante, il a marché jusqu'au bord de la plateforme et il a jeté le corps frêle dans le ravin.

La petite a dégringolé entre les pierres.

Sidérée, la mère a regardé le corps minuscule rebondir sur les rochers, laissant sur la pierre des traînées de sang. Il lui a semblé que cette chute n'aurait pas de fin.

Elle en avait pourtant une.

Au fond de la combe, la branche dressée d'un sapin a arrêté la course du bébé. Le corps minuscule est resté accroché au bout de la branche. Inerte. Sanglant. Pantelant. Parfaitement immobile.

Parfaitement immobile ?